



Helvécia, petite ville du Brésil dans laquelle Denise Bertschi a enquêté sur le passé colonial de familles argoviennes. DENISE BERTSCHI

Les musées fermés, sept artistes et commissaires nous racontent en une minute chrono leur accrochage invisible

EXPOS VERBATIM

SAMUEL SCHELLENBERG

Art ► Au même titre que l'alu-
minage, l'existence d'«Art by Te-
lephone» est parfois remise en
question. Un doute existentiel qui
sied à merveille à cette exposition
basée sur l'interprétation de mots
au bout du fil, organisée en 1969
au Museum of contemporary art
de Chicago. Qu'il soit pop, mini-
maliste ou conceptuel, chaque
artiste invité avait pour consigne
d'instruire par téléphone la réa-

lisation de son œuvre, ensuite
déléguée au musée. Pour des ré-
sultats toujours surprenants.

Alors que les musées com-
pensent leur fermeture forcée
en multipliant les rendez-vous
virtuels, le modus operandi
de cet accrochage résonne
forcément avec notre étrange
printemps de confinement et
de culture à distance. Aussi
a-t-il inspiré un protocole au
Courrier, histoire de faire vivre
verbalement quelques expo-
sitions du moment, par la voix

des artistes ou commissaires
protagonistes. Une sélection
de ces derniers ont ainsi été
invités à nous transmettre par
smartphone un message vo-
cal d'une minute maximum,
dans lequel l'exposition serait
décrite. Forcément, au gré des
différents débits, de quelques
hésitations et de plusieurs se-
condes, les longueurs varient.
Voici les retranscriptions de ces
présentations aussi spontanées
que subjectives, pour un tour de

Suisse qui passe par Glaris, Aa-
rau, Yverdon-les-Bains, Sion,
Prangins et Genève.

Jura en feu

Au Kunsthau de Glaris, musée
avec vue sur les abruptes parois
alpines voisines, la plasticienne
vaudoise Caroline Bachmann
présente «58 av. J.-C.», accro-
chage ouvert le 15 mars et – en
théorie – à voir jusqu'au 24 mai.
«Le titre est celui d'une peinture
que j'ai réalisée pour cette expo-
sition», raconte celle qui en-

seigne à la HEAD et collabore
régulièrement avec son compa-
gnon Stefan Banz, lui aussi ar-
tiste – ils codirigent par exemple
la minuscule Kunsthalle Marcel
Duchamp, à Cully. «C'est un
sujet que j'avais en tête depuis
longtemps, mais s'agissant
d'une grande peinture, je
n'avais pas vraiment eu l'occa-
sion de la réaliser ou de l'ex-
poser – je l'ai donc laissée reposer.
Et là, avec l'invitation de Judith
Welter (*directrice du Kunsthau
de Glaris, ndlr*), j'ai eu la possibi-
lité de la concrétiser.

«L'œuvre est accompagnée
d'un 'Chemin de croix' de 2018,
également une peinture que je
qualifierais d'historique, avec
aussi des paysages ou portraits,
dans la lignée de ce que je réa-
lise depuis six ans maintenant.
'58 av. J.-C.' fait huit mètres de
long et évoque la bataille de
Bibracte, dont parle Jules César
au début de la *Guerre des Gaules*.
Il raconte l'histoire des Helvètes
qui ont tenté de quitter leur
pays pour aller s'installer au
bord de l'Atlantique, avant
d'être interceptés et ramenés
chez eux.

«En quittant leurs villes et
villages, ils y avaient mis le feu,
pour ne pas avoir envie d'y ren-
trer, selon certains, ou alors – et
c'est mon avis – dans l'idée
presque écologique, voire reli-
gieuse, de sacrifier ce qu'on a
utilisé et ce dont on a bénéficié.
J'ai eu envie de relater cet événe-
ment à travers un paysage en
forme de panorama du Jura der-
rière lequel se couche le soleil,
avec un embrasement central
qui évoque la bataille de
Bibracte, mais qu'on ne voit pas,
au contraire des douze
villes-brasiers réparties le long
d'un Jura qui irait d'Aarau
jusqu'à Genève.» Comme le
rappelle le texte d'introduction,
Caroline Bachmann s'approprie
ici un genre – la peinture d'histo-
ire – considéré comme majeur
jusqu'au XIX^e siècle et réservé
aux hommes.

kunsthau.glarus.ch

Colonialisme helvétique

A voir à l'Aargauer Kunsthau,
l'exposition «Prix Manor 2020»
de Denise Bertschi a ouvert ses
portes fin janvier, encore en
période d'insouciance, et devait
officiellement se terminer le
26 avril (mais sera très proba-
blement prolongée jusqu'à fin
août). L'artiste, aussi assistante
doctorante à la Haute Ecole d'art
et de design (HEAD), y présente
les œuvres d'un travail en cours.
«Ma démarche artistique impli-
que recherche et investiga-
tion. Dans l'exposition d'Aarau,
je thématise l'influence d'une
grande famille de l'élite argo-
vienne, qui effectuait du com-
merce avec le Brésil au XIX^e
siècle. J'avais réalisé un projet à
Bahia, autour d'un village qui
s'appelle Helvécia et qui comp-
tait par le passé une plantation
de café. Dotée d'un consulat sur
place, la Suisse comme Etat
était aussi impliquée dans le
commerce colonial.

«J'inverse aujourd'hui mon
regard: d'Aarau je regarde vers
le Brésil, par le biais d'une re-
cherche intensive dans les ar-
chives locales. Grâce à la vidéo,
la photo mais aussi des pièces
textiles, je relie ces éléments
trouvés qui évoquent le com-
merce entre Aarau et le Brésil.
Ma matière est composée d'oi-
seaux empaillés issus du Musée
d'histoire naturelle d'Aarau, de
peaux de serpents, mais aussi de

représentations photogra-
phiques racisées des population
afro-brésiliennes, que les com-
merçants argoviens avaient
prises au Brésil – des images
trouvées dans les archives can-
tonales d'Argovie.» Considérées
comme exotiques à l'époque, les
différents éléments rassemblés
par Denise Bertschi témoignent
de l'implication coloniale de la
Suisse.

aargauerkunsthau.ch

Entrer (ou non) dans les ports-francs

L'exposition vient d'être prolon-
gée jusqu'au 21 juin, tout n'est
donc pas perdu pour celles et
ceux qui l'auraient ratée (dont
l'auteur de ces lignes). Présentée
au Centre d'art contemporain
d'Yverdon-les-Bains, «Inside»
présente le travail de Gabriela
Löffel, artiste établie à Genève
dont les installations vidéo
procèdent par une intelligente
multiplication des couches pour
interroger des thématiques
contemporaines.

«Lorsque vous entrez dans l'espace du Centre d'art, c'est un rideau gris qui vous accueille»

Gabriela Löffel

«Lorsque vous entrez dans
l'espace du Centre d'art, c'est un
rideau gris qui vous accueille.
Une grande tenture volumi-
neuse qui ne promet aucun
spectacle, mais peut donner un
indice sur mes terrains d'explora-
tion. Ce sont des zones, voire
leurs bordures, qui s'apparentent
souvent à des sortes de
scènes, en l'occurrence celles
des acteurs et des systèmes de
l'économie et/ou du politique.

«Vous êtes donc dans une
zone grise: le sol est gris, les murs
sont gris, tout est gris, et derrière
le rideau gris vous trouvez *Inside*,
ma nouvelle installation vidéo
avec laquelle je propose un
regard et des voix sur les ports-
francs d'art. L'absence de visibi-
lité, qui constitue la base de ces
lieux de dépôt – et l'impossibilité
d'y entrer, avec ou sans camé-
ra –, est au cœur d'*Inside*.

«Vous pouvez ensuite monter
sur une scène pour regarder
l'installation vidéo *Performance*,
où une coach de *public speaking*
optimise le discours d'un direc-
teur d'entreprise de *Homeland
Security* – j'ai enregistré cette
présentation durant une foire
sécuritaire à Londres. La visite
peut encore se poursuivre avec
des séries de photos et une autre
installation vidéo», se dépêche
de conclure Gabriela Löffel, pour
respecter au mieux la consigne
d'«une minute maximum».
centre-art-yverdon.ch

Le son au fil du Rhône

De toutes les expositions évo-
quées ici, celle de Rudy Dece-
lière, à la Ferme Asile, à Sion, est
la seule que nous avions eu l'oc-
casion de voir. On en laisse pas
moins la parole à l'artiste établi
à Genève et dont les propositions
plastiques incluent toujours du
son. A moins que ce ne soient
ses installations sonores qui
n'oublient jamais la forme. ***

*** L'exposition devait se terminer dimanche mais sera prolongée jusqu'au 5 juillet.

«Parler de 'l'accalmie des paradoxes' en soixante secondes est justement un peu un paradoxe, puisque l'exposition propose quelques œuvres sonores, or le sonore est évidemment intimement lié au temps et à la durée – l'écoute a un rapport avec la durée. Dans l'exposition, qui plus est, les œuvres sont parfois infimes et demandent un certain temps d'appréhension, un temps aussi pour laisser peut-être le silence se faire, pour essayer de trouver l'endroit sonore que je propose, la frange de son que j'ai investie dans l'espace.

»En milieu d'exposition, une vidéo suit le cours de l'eau tout le long du Rhône, en Valais. C'est donc aussi une forme d'allégorie du temps qui passe inexorablement, qui avance – tel que celui qui vient de me faire dépasser la minute impartie...» Mais de très peu: avec Gabriela Löffel, Rudy Decelière est celui qui a le mieux respecté le temps protocolaire. Quoi qu'il en soit, c'est beaucoup plus de soixante secondes qu'il faut consacrer à son exposition séduisante pour en accueillir toute l'intelligente complexité, entre plancher qui frémit, roseaux qui s'agitent, Rhône qui transite et feuilles qui tressaillent.

ferme-asile.ch

Flirts en pléines Lumières

Elle devait ouvrir ses portes samedi, il n'en sera évidemment rien. La nouvelle exposition temporaire du Musée national suisse au Château de Prangins sera toutefois être visible à terme, du moins on l'espère – elle est prévue pour durer jusqu'au 11 octobre. La thématique, en tout cas, jure avec les besoins de se tenir à distance, comme le déclare sans rougir son titre, «Et plus si affinités... Amour et sexualité au XVIII^e siècle».

»Du premier regard à la naissance de l'enfant, l'exposition raconte, à la croisée de l'intime et du public, la manière dont se vivait la sexualité et s'exprimaient les sentiments au temps de Casanova et du docteur Tissot, explique Nicole Starembeg, commissaire du parcours. La rencontre amoureuse, l'art de la séduction et la quête hétérosexuelle des plaisirs sont questionnés au regard des normes sur la sexualité, du mariage ou encore du genre.

»Près de 250 objets, la plupart inédits, ont été retenus au terme d'intenses recherches au sein des collections du Musée national suisse. Ceux des élites, raffinés et élégants, sont rapprochés de ceux des couches populaires, grâce à une scénographie subtile et charnelle, jamais voyeuriste. Des découvertes étonnantes ont été réalisées: moules à biscuits, montres ou carreaux de faïence dévoilent des scènes coquines ou franche-

ment érotiques, voire pornographiques. La sélection est complétée par des prêts provenant d'autres musées, de bibliothèques et d'archives de Suisse romande.

»Des procès, romans et écrits personnels révèlent quant à eux la passion, le désespoir des femmes abandonnées, tout comme l'aspiration au mariage d'amour, au contrôle de la reproduction et à un bonheur familial centré sur le couple et les enfants désirés. Autant de thèmes au cœur de la modernité du siècle des Lumières, dont les résonances sont perceptibles jusqu'à nos jours.»

chateaudepangins.ch

Fruits en décomposition

Elle fermait officiellement ses portes samedi: présentée à la Salle Crosnier de la Société des arts de Genève, l'exposition de Bianca Benenti Oriol et Marco Pezzotta, duo réunis depuis 2015 sous le nom de Real Madrid, «s'appelle 'I Think I Gave you', explique la première. Elle aborde les thèmes de la déchéance, du vieillissement, de la culpabilité souvent liée à une maladie transmise et de la manière dont certains codes sociaux étaient spécifiquement destinés à la rendre supportable.

«On raconte la manière dont se vivait la sexualité et s'exprimaient les sentiments au temps de Casanova et du docteur Tissot»

Nicole Starembeg

»L'exposition a été conçue dans un esprit historique spécifique, mais au moment du vernissage, les poignées de main étaient déjà plus ou moins interdites, et la peur augmentait rapidement. Avec la propagation du Covid-19 et le silence dans la ville qui la rappelle constamment, il est pour l'instant à peine possible d'extraire cette recherche du territoire le plus personnel.»

Dans la suite du message vocal, Bianca Benenti Oriol lit le texte écrit par Real Madrid pour l'exposition: «Voyez l'hiver: ce champignon entre les lèvres semble un organe hypertrophié, cancéreux, hideux. Je vois le visage d'un homme qui vient de mourir, une poire d'angoisse enfoncée jusqu'à l'asphyxie dans la bouche. Une allégorie charnelle de la décadence est tombée du maniérisme. Elle a été utilisée si souvent au

cours des siècles qu'elle a perdu de sa rondeur, a mal vieilli et se trouve maintenant vidée et malade – *sfruttata*, il ne reste ni le fruit, ni la parabole.

»Vous voudrez peut-être vérifier cela, une poire d'angoisse, une cerise d'anxiété. Certains noyaux de fruits sont si petits qu'ils peuvent être avalés accidentellement; l'instrument doit être proportionnel au joueur. Voyez l'été: souvenirs d'une scène qui s'est coincée sur les lentilles et s'est cristallisée juste devant les globes oculaires. Les yeux rougis se révèlent être les petites cerises-pêches d'un flyer de Pacha (*disco d'Ibiza, qui a des cerises comme logo, ndr*).»

societedesarts.ch

L'eau-forte fait fort

Au Cabinet d'arts graphiques du Musée d'art et d'histoire de Genève, «L'eau-forte est à la mode» devait ouvrir cette fin de semaine. «Reportée à l'automne, l'exposition est pratiquement prête, je peux donc vous en parler», glisse Christian Rümelin, conservateur responsable du Cabinet d'arts graphiques. L'accrochage se concentre sur la technique de gravure en creux sur plaque de métal avec un mordant chimique – un procédé qui remonte au Moyen-Âge, voire à l'Antiquité.

»L'idée de base de cette exposition est de suivre le processus créatif de l'eau-forte dans la deuxième moitié du XIX^e siècle, au fil de ses différents méandres et formes. C'est notamment en Angleterre et en France – et plus tard aux Pays-Bas, en Belgique, en Allemagne, en Italie et en Suède – que l'eau-forte a retrouvé un grand intérêt en tant que technique directe, subjective et non-académique. L'exposition suit le processus de création: on part de la ligne simple, c'est-à-dire d'un trait qui décrit une certaine forme et qui va se transformer en représentation d'un espace. Par exemple une scène urbaine dans une ville comme Paris, en pleine transformation, ou des endroits qu'il était inhabituel de représenter.

»Ce ne sont pas seulement des lignes et des hachures qui se mettent en place, mais aussi des nuancements: c'est ce qu'on appelle le «retoussage», c'est-à-dire un film d'encre qui reste sur la plaque et donnera un ton gris ou brun, une atmosphère particulière, qu'on n'obtient pas avec la gravure mais avec l'encrage et l'essuyage. Cela va jusqu'à évoquer une sorte de *Zeitgeist*, une imagerie extrêmement noire et sombre, souvent très pessimiste, qui peut s'articuler soit en portrait, soit dans différentes scènes.» Pour certaines inédites, les œuvres exposées sont issues des collections de l'institution, réalisées par des artistes comme James McNeill Whistler, Edgar Degas ou Édouard Manet. |

mah-geneve.ch



Caroline Bachmann, 58 av. J.-C. (2020), à Glaris. GUNNAR MEIER



L'expo «Inside» de Gabriela Löffel à Yverdon. CLAUDE CORTINOVIS, CACY



L'une des installations de Rudy Decelière à Sion. LAURENCE PIAGET-DOUBUIS



Cerises de Real Madrid à la Salle Crosnier. GREG CLÉMENT

«Voilà ce que vous allez faire...»

Conceptuel ► Au siècle dernier, l'art se déléguait volontiers à distance. Bref survol.

La musique a ses partitions, le cinéma ses scénarios, le théâtre ses pièces écrites et la danse ses notations chorégraphiques. Les arts visuels, eux, ne se prolongent a priori par aucun script: la plupart du temps, ils n'aiment guère l'idée d'être reproduits par quelqu'un d'autre que l'artiste.

Le XX^e siècle n'en a pas moins été riche en contre-exemples. Et ceci dès László Moholy-Nagy (1895-1946), peintre, photographe et théoricien hongrois qui a flirté avec dadaïsme, constructivisme ou De Stijl. En 1923, année où Walter Gropius l'invite à enseigner au Bauhaus de Weimar, il expose des *Telephonbilder*, ou peintures par téléphone: des œuvres sur porcelaine émaillée réalisée par une entreprise d'enseignes, dont il dicte la composition dans le combiné. Histoire de démontrer que l'approche «intellec-

tuelle» de la création d'une œuvre d'art n'est certainement pas inférieure à l'approche «émotionnelle».

Quarante-six ans plus tard, cette manière de faire donne une idée à Jan van der Marck, directeur du Museum of Contemporary Art de Chicago: il organise «Art By Telephone», réunion d'œuvres qui ont en commun d'avoir été dictées par téléphone puis réalisées par les régisseurs du musée.

La plupart des trente-six participants sont des jeunes artistes actifs dans le pop art, le minimalisme ou l'art conceptuel, qui deviendront presque tous célèbres, de Richard Artschwager à Bruce Nauman en passant par Arman, John Baldessari, John Giorno, Hans Haacke, Joseph Kosuth, Sol LeWitt, Claes Oldenburg, Dennis Oppenheim, Richard Serra ou Robert Smithson. Charlotte Moorman, seule artiste femme invitée, a réalisé une performance musicale le jour du vernissage, avec Nam June Paik.

Le tout était dédié à Marcel Duchamp et John Cage, considérés comme des précurseurs en matière d'art à la réalisation déléguée. Futur auteur de *Spiral Jetty* (1970), sorte de gigantesque crocse papale dans le Grand Lac Salé, Robert Smithson a par exemple demandé que du béton soit coulé sur une pente et que les photos de la proposition soient exposées au musée. Le Français Arman a pour sa part proposé que le public contribue à l'une de ses *Poubelles* en jetant ses déchets derrière une vitre en plexiglas. Quant au poète et performeur John Giorno, il a fait installer plusieurs téléphones reliés à son service *Dial-a-Poem* inventé un an plus tôt à New York. Dans le combiné, on pouvait entendre les œuvres enregistrées de Vito Acconci, John Cage, William Burroughs, Emmett Williams ou Bernadette Mayer.

L'exposition remet en question l'institution, mais pour autant s'en passer. Mais toujours est-il que les instructions ont pour la plupart été assemblées

sur un vinyle, aujourd'hui transféré sur internet: théoriquement, n'importe qui peut exécuter les consignes et réaliser les œuvres chez soi.

Mais alors qu'il faut quand même avoir accès à un camion et une bétonneuse dans le cas de Smithson, les propositions de l'artiste Fluxus Yoko Ono, quelques années plus tôt, s'adressaient directement au public. Non sans une dimension poétique, par exemple lorsqu'elle suggérait d'obtenir un téléphone «qui ne fait que renvoyer votre voix. Appelez tous les jours pour râler et vous plaindre de votre vie et des gens qui vous entourent.» Préfiguration des réseaux sociaux?

Plus généralement, la communauté Fluxus – George Brecht, Robert Filliou, Alison Knowles, Nam June Paik, Wolf Vostell ou le Genevois John M Armleder – pratiquait volontiers les *event scores*. En quelques mots ou phrases, une performance est décrite, à réaliser ensuite en public. 55G



Johann Heinrich Hurter, *Diane au bain* (1776). Et Marcellin Gilbert Desbouti, *Homme à la pipe* (1879) . MNS / MAH



«Art By Telephone» au MCA de Chicago en 1969. MCA CHICAGO